

LES ENJEUX DE LA TRADUCTION, DANS LA RUSSIE DU XVIII^E SIÈCLE ET DU DÉBUT DU XIX^E

JEAN BREUILLARD

LE SIÈCLE DE LA TRADUCTION

Sur cinq titres de prose publiés en Russie entre 1725 et 1800, quatre étaient des traductions¹. Parmi elles dominent celles qui étaient réalisées à partir du français : œuvres françaises, mais aussi traductions françaises d'œuvres étrangères.

L'apogée de la traduction, dans la Russie du XVIII^e siècle, coïncide avec cette véritable « révolution culturelle » qui débute en 1778 et s'achève en 1788, c'est-à-dire avec la décennie pendant laquelle se développa l'activité éditoriale de Nikolaï Novikov. Organisateur efficace, Novikov, tout en faisant appel à des traducteurs extérieurs, avait formé des équipes de traducteurs qui travaillaient

1. Cf. J. Breuillard, *N.M. Karamzin et la formation de la langue littéraire russe*, t. 3, annexe IV (« La domination de la prose étrangère »), thèse dactylographiée, Paris-Sorbonne, 1994, f° 1092-1097.

et même vivaient ensemble ; ces ateliers de traduction rappelaient un monastère dont les membres auraient été francs-maçons ou Rose-Croix (ou les deux à la fois), soudés par une même vision de Dieu, de l'homme et de la culture.

Ces traductions réalisées au XVIII^e siècle forment un immense massif encore inexploré. Les recherches des lexicologues russes portent principalement sur les œuvres russes originales. C'est le cas du *Dictionnaire de la langue russe du XVIII^e siècle*, en cours de publication, confectionné à partir de l'immense fichier initié par Iouri Sorokine au sein du Secteur lexicographique de l'Académie des sciences de Russie. On ne peut pourtant appréhender correctement l'histoire des emprunts et des mots étrangers en russe si l'on néglige cette vaste zone de la traduction où le mot pénétrait pour la première fois. A ce titre, la littérature traduite fut un grand champ d'expérimentation lexicale.

La littérature de traduction fait l'objet, cependant, d'un regain de curiosité. Signalons la publication, en deux volumes, par Iouri Lévine, de l'histoire de la littérature traduite en russe². Cet ouvrage est, par son propos sinon par son volume, le premier à renouer avec l'ouvrage classique de Viktor Sipovski *Les sources du roman russe*, publié en 1904.

TRADUCTION ET INCULTURATION

Pour qui s'intéresse aux phénomènes d'inculturation, la littérature traduite est un matériau essentiel. Dans le cas de la Russie, tout le vocabulaire intellectuel qui faisait défaut à la langue russe a été expérimenté là. Sous la plume de ces traducteurs que la postérité a rarement retenus, ont été posés et souvent résolus les nombreux problèmes liés à la transmission dans une autre culture de mots désignant des référents inconnus (*realia*), mais aussi tout un corps de catégories, de concepts, de notions et de connotations qui n'avaient pas d'équivalents dans la langue d'accueil.

C'est dans ces textes qu'apparaissent les innovations verbales, et bien avant les premiers essais de plume de grand écrivains comme

2. Ju. D. Levin (dir.), *Istorija russkoj perevodnoj xudožestvennoj literatury*, SPb., Dmitrij Bulanin/Böhlau, 1995.

Karamzine. Ces derniers, dans le dernier tiers du siècle, reprenaient ou écartaient des matériaux déjà élaborés : ils créaient peu de formes nouvelles.

L'importation de concepts nouveaux empruntait différentes voies. V.V. Vinogradov en relevait trois³ :

— le concept étranger est rendu en russe par une périphrase (*fanatisme* est traduit *revnitelnoe neistovstvo*, enthousiasme — *jar isstouplenia*) ;

— le calque : le mot est formé à l'aide de morphèmes russes qui traduisent chacun l'un des morphèmes du mot étranger (*conjoncture* : *sopriajenie*, *réalité* : *vechtchnost*) ;

— ajustement d'un mot russe existant à un sens nouveau (*tsiganstvo* est chargé de traduire *charlatanerie*, *panikadilo* — *lustre*).

A ces trois canaux il faut ajouter, évidemment, l'emprunt lexical, qui est l'importation du mot étranger sous une forme toujours plus ou moins accommodée à la phonologie et/ou à la morphologie du russe⁴.

Ces expérimentations lexicales se poursuivent activement tout au long du siècle, d'abord dans le domaine scientifique : la faune et la flore étrangères demandaient un effort massif de traduction ; non pas de la part des savants eux-mêmes, qui ne se préoccupaient guère de ces questions et qui communiquaient le fruit de leurs recherches en latin, langue universelle de la documentation scientifique, mais de la part des vulgarisateurs, occupés à traduire des œuvres littéraires accessibles à l'honnête homme, et qui contenaient un grand nombre de mots sans équivalent en russe. En littérature, la mode de l'exotisme, dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, fut un vecteur important de mots nouveaux.

3. V.V. Vinogradov, *Očerki po istorii russkogo literaturnogo jazyka XVII-XIX vv.*, Leyden, Brill, 1949, [1^e éd. : Moscou, 1938], pp. 152-153.

4. Sur les procédés d'accommodation de l'emprunt, voir R. Comtet, « L'adaptation accentuelle des emprunts anglo-américains en russe », *Revue des études slaves*, Paris, LXVIII/1, pp. 103-118 ; id., « L'adjectif, parent pauvre des emprunts lexicaux. L'exemple du russe », *Cahiers du Centre interdisciplinaire des sciences du langage*, 12, 1997, pp. 126-138 ; et J. Breuillard et P. Keruhel, « L'identification des emprunts français dans le russe du début du XIX^e siècle : bilan d'une enquête », *Revue des études slaves*, LII (4), 1979, pp. 467-476.

La médecine fut un autre de ces domaines sensibles à la novation lexicale : le nom vulgaire des maladies devait être traduit en russe. La science économique en fut un autre encore. La pensée philosophique impose la laïcisation d'un vocabulaire au départ religieux ; enfin, le discours politique offre un champ d'étude très intéressant : dans ce domaine, peut-être plus qu'ailleurs, traduire n'est pas tant trahir que choisir.

LA RÉFLEXION SUR LES SYNONYMES

Période d'intense recherche lexicale, le XVIII^e siècle russe est aussi celui où s'implante la science de la synonymie, construite sur des postulats que l'on peut qualifier de préstructuralistes. Cette science est rattachée, avec quelque simplification, au nom de l'un des premiers slavivants français, l'abbé Gabriel Girard. Issue d'une vision du monde copernicienne et cartésienne, l'étude des synonymes s'inscrit dans la notion de système et suppose un monde fixe, dans lequel chaque chose a son nom et chaque nom a sa chose. Ce qui est éliminé, ici, est le *jeu*, la marge d'incertitude, l'approximation du sens, c'est-à-dire la construction progressive du sens. La synonymie qui se met en place repose sur un axiome qui énonce que les synonymes parfaits n'existent pas. Cet axiome est largement accepté et appliqué. Dans une langue développée, les mots ne font pas double emploi : la notion de « richesse » de la langue n'est plus définie en termes quantitatifs par le volume du stock lexical, mais par la justesse des mots qu'elle contient. Ces mots sont organisés au sein d'un système : on passe de la notion de stock inorganisé à la notion de système rigoureux ; on voit ici pénétrer dans l'étude de la langue le mot *système* issu de la cosmographie, puis appliqué aux lois, aux régimes politiques et à l'économie. Le succès de Girard en Europe est considérable : Gottsched démarque son ouvrage en Allemagne. Ce travail théorique se reflète dans la pratique des traducteurs. Progressivement, la recherche du « mot juste » se place au centre des préoccupations des traducteurs.

Nous observerons quelques cas de transmission de concepts étrangers d'abord dans la littérature originale russe, puis dans la

littérature de traduction : textes traduits du français en russe, mais aussi du russe en français.

DU FRANÇAIS AU RUSSE : L'EMPRUNT

Le mot étranger n'est invité par la langue qui l'accueille que pour combler un manque précis. Ce n'est donc pas l'intégralité sémantique du mot emprunté qui est importée. Cet étrécissement du spectre sémantique peut être le fait de la langue emprunteuse ou bien avoir déjà été réalisé par une ou plusieurs langues relais. Un *dealer*, en français moderne, est exclusivement un revendeur de drogue ; pour toute autre denrée, le français parle de *marchand*, de *détaillant*, de *concessionnaire*, etc. Cette spécialisation sémantique tend à faire du mot emprunté un *terme*, c'est-à-dire un mot qui unit par une relation bijective le signifié et le signifiant.

Il faut d'abord observer la signalisation de l'emprunt. L'emprunt peut ne pas être signalé ; il l'est pourtant assez souvent, en particulier sous la plume des bons écrivains, qui gardent le souci tout classique de se mettre à la place de leurs lecteurs. Cette signalisation, qui permet au lecteur d'interpréter, puis d'appivoiser le mot emprunté, peut recourir à la typographie : le mot est imprimé en italiques ; il est souvent écrit avec une initiale majuscule ; il peut en outre être accompagné de segments traduisant l'intervention métalinguistique (remarque sur la langue) du narrateur (incises du type « comme on dit aujourd'hui », « comme l'appellent les Français ») ; il peut être accompagné d'une traduction approchée en vernaculaire, présentée dans une séquence coordonnée par des marqueurs spécifiques marquant l'équivalence (*to-est', ili*) ; il peut enfin faire l'objet d'une note dans ce paratexte qu'est la glose de bas de page. Tout cet appareil de « naturalisation » est à l'œuvre dans les traductions russe comme dans les textes originaux qui sont amenés par leur sujet même à décrire des réalités étrangères.

Les lettres de voyage, authentiques ou présentées comme telles, sont à cet égard un matériau de choix. Nous prendrons les *Lettres d'un voyageur russe* de Karamzine, écrites après son retour d'Europe, en 1790, à l'aide d'une abondante documentation. Celles-ci présentent une riche palette des différents procédés d'assimilation des mots étrangers.

HÔTEL, RESTAURANT ET CAFÉ

Dans son mode d'emploi de la vie parisienne, Karamzine conseille de louer une belle chambre dans un bon « hôtel ». Il emprunte le mot français, en changeant son genre⁵. L'emprunt est signalé par des italiques et une majuscule, comme s'il s'agissait d'un nom propre : *Otel'*. Karamzine donne habituellement la majuscule aux mots nouveaux qui désignent des référents concrets, signalant ainsi que le nom n'est pas encore « commun ». En outre, Karamzine ajoute une note en bas de page, dans laquelle le mot écrit en français est expliqué par une glose russe : « Un hôtel est un logement de location où vous ne disposez de rien d'autre qu'une chambre et du service. Le café et le thé sont apportés de la maison de café voisine, et le repas, de l'auberge »⁶. Karamzine explique ici un « produit » inconnu en Russie, et explique en quoi l'hôtel se distingue de l'auberge.

Prenons le mot *restaurateur*. En 1765, à Paris, Boulanger avait créé ce que les spécialistes du marketing appelleraient aujourd'hui dans leur jargon « un nouveau concept », ce dernier aboutissant à un nouveau « produit ». Le « restaurant », qui désignait d'abord un breuvage roboratif, était un établissement où l'on pouvait consommer des bouillons, des œufs et des volailles. La corporation des traiteurs, soucieuse de défendre ses privilèges, y interdit de servir des ragoûts. A concept nouveau, mot nouveau. Lorsque Karamzine arrive à Paris, en 1790, le restaurant est encore une nouveauté. Karamzine introduit en russe le mot *restaurateur*, qu'il transcrit phonétiquement, en l'écrivant, là encore, avec une majuscule : *Restorator*. On notera que, plus tard, le mot perdra ses caractéristiques françaises : le suffixe <teur>, transcrit ici phonétiquement [t'or], avec un [t'] mou et un accent final (imposé par la graphie karamzinienne « ë »), sera remplacé, sous l'influence probable de l'allemand, par <tor>, avec accent présuffixal : *restorator*.

-
5. Le mot reste au féminin au XIX^e siècle (chez Gontcharov, par ex.), puis passe au masculin.
 6. N.M. Karamzin, *Pis'ma russkogo putešestvennika*, izd. Ju.M. Lotmana, N.A. Marčenko, B.A. Uspenskogo, Leningrad, Nauka, 1987, p. 244.

Ce faisant, le mot, en russe, devient morphologiquement opaque, alors qu'en français, il s'inscrit dans une famille dérivationnelle : *restaurateur*, *restaurer*, *restauration*. En russe, le mot reste d'abord isolé dans son étrangeté irréductible : il est terminologisé, débarrassé des liens et des connotations qu'il possède dans sa langue d'origine ; il acquiert, en revanche, dans sa langue d'adoption de nouvelles connotations (prestige du mot étranger, signe de reconnaissance entre initiés). Plus tard, le mot nouveau s'enrichira de corrélatifs et de dérivés : *restoran*, *restoratsia*, *restorannyï*, *restorantchik*, *restorantchik*. Mais même alors, le lien morphologique reste coupé avec le sens premier de *restaurer*, pour lequel le russe dispose d'une autre série dérivationnelle : *restavrat*, *restavratsia*, *restavratsionnyï*, *restavratskiï*, *restavrirovat'*.

Il est essentiel d'observer comment Karamzine explique l'originalité du nouveau produit. Dans le texte lui-même, d'abord : « [...] déjeuner chez un Restaurateur [*Restorator*], où l'on vous servira pour un rouble cinq ou six plats bien cuisinés avec un dessert »⁷. Imaginons l'impact de cette phrase sur le lecteur russe : quels extraordinaires personnages devaient être à ses yeux ces « restorator » parisiens qui, moyennant un seul rouble, régalaient leurs clients d'un repas aussi copieux et savoureux ! Le mot inconnu des Russes se pare ici des séductions du merveilleux : le *Restorator* est l'équivalent français et moderne de la nappe magique des contes russes, la *skatert'-samobranka* qui donne à boire et à manger. Mais cette glose implicite est développée par une seconde glose, rejetée en note, c'est-à-dire dans le paratexte savant, ethnographique :

« On appelle Restaurateurs [*Restorator*] à Paris les meilleurs aubergistes, chez lesquels on peut déjeuner. On vous présente la liste de tous les plats, avec indication de leur prix ; après avoir choisi ce qui vous plaît, vous déjeunez assis à une petite table à part ».

Karamzine, contrairement aux clichés répandus par d'autres voyageurs russes, met en valeur le bon marché de la vie parisienne. L'idée puissante est que la France et, plus largement, l'Europe occidentale, ont mis la culture à la portée de toutes les bourses ; le

7. *Ibid.*, p. 245.

séjour à Paris n'est pas le privilège des magnats. Cette idée subversive sous-tend toutes les *Lettres*⁸.

Karamzine met en valeur plusieurs traits culturels et économiques attachés au concept de « restaurateur » :

— la composition du repas n'est pas improvisée, ni même convenue avec le client ; celui-ci a simplement le choix entre plusieurs menus possibles et préparés avant même sa commande ;

— l'addition ne réserve aucune surprise : tous les prix sont affichés ;

— ces deux premiers traits mettent en valeur la transparence des rapports économiques : le client du restaurateur sait exactement ce qu'il peut manger et ce qu'il devra payer ; quand il pénètre dans un restaurant, le client entre dans un processus parfaitement rodé ; les progrès de la culture sont une victoire sur l'aléas et l'improvisation dans la vie quotidienne ;

— la « petite table à part » est un élément important du restaurant, et ce n'est pas par hasard que Karamzine note ce trait à l'intention de ses lecteurs russes. La petite table, emblématique de l'individualisme « bourgeois », rompt avec la table commune de l'auberge traditionnelle, et souvent avec le banc commun ; on peut se serrer sur un banc, on peut ajouter des couverts à la table commune ; on ne se serre pas sur une chaise et l'on ne peut ajouter des couverts sur la « petite table à part ». Sur cet exemple, qui n'est pas le seul dans les *Lettres*, on voit que Karamzine a aperçu le passage d'une culture du global, du continu, de l'extensible et de l'approximatif à une civilisation de l'inventorisation, du discontinu, du numérisable, où les réalités, discrétisées, sont définies par extension : les repas

8. Ainsi, à propos des guinguettes : celles-ci (*Gengety*) sont définies comme des « auberges de banlieue, où, le dimanche, le peuple vient déjeuner pour dix sous (« 10 su ») et boire un vin extrêmement bon marché » ; cf. N.M. Karamzin, *Pis'ma russkogo putešestvennika*, op. cit., p. 269. On notera que Karamzine aborde la culture de l'alcool : « Ainsi, le peuple russe n'est pas le seul à adorer Bacchus ! La différence est qu'un Français ivre fait du tapage, mais ne se bagarre pas ». En insistant sur la modicité du coût de la vie parisienne, Karamzine prend délibérément le contrepied de toutes les idées reçues qui circulaient en Russie sur ce point. Ainsi, Denis Fonvizine, dans ses *Lettres de France*, écrites quatorze ans plus tôt, rappelle la nécessité d'être riche pour vivre à Paris, même pour l'étranger qui ne fréquente pas le Palais-Royal : « Celui qui n'a pas de ressources vivra à Paris comme il vivrait à Ouglitch » (D.I. Fonvizin, « Lettres à ses proches [1778] », *Œuvres*, t. 2, Moscou-Leningrad, 1959, pp. 444-445).

possibles, chez le « restorior », sont tous prédéfinis... il en va de même des prix des plats et du nombre de sièges.

Un autre « produit », dont Karamzine assure la publicité, est l'établissement public appelé *café*. Karamzine reprend ici le commentaire de Jacques-Antoine Dulaure, mais en ne lui gardant que ce qui pouvait faire sens en Russie. Confrontons quelques lignes de la source et de la traduction.

Texte de Dulaure

« Rien n'est plus commode, plus satisfaisant pour un étranger que ces salons proprement décorés, où il peut, sans être tenu à la reconnaissance, se délasser de ses courses, lire les nouvelles politiques et littéraires, s'amuser à des jeux honnêtes, se chauffer *gratis* en hiver, & se rafraîchir à peu de frais en été, entendre la conversation, quelquefois curieuse, des novellistes, y participer, & sans craindre de blesser le maître de la maison, dire librement son avis⁹ ».

Ce texte, qui met en valeur les avantages du café parisien « pour un étranger », a naturellement attiré l'attention de Karamzine. Ce qui l'a intéressé, dans ce commentaire, est l'accent mis sur la liberté de l'information circulante (le client du café écoute, mais parle aussi sans crainte) ; c'est aussi la modicité du coût : cette information est accessible à tous, donc démocratisée (« *gratis* », précise Dulaure). Autrement dit, Karamzine annonce ici l'un des thèmes récurrents de sa pensée politique : dans un pays civilisé, les citoyens ont un accès libre à l'information. C'est cette idée qu'il développera plus tard dans ses écrits politiques, en insistant sur la nécessité de placer la loi — connue de tous — au-dessus du souverain.

Il est intéressant de constater que Victor Porochine, l'un des traducteurs (1866) des *Lettres d'un voyageur russe*, a supprimé le passage consacré aux cafés parisiens, reconnaissant ainsi que ce passage n'avait d'intérêt que pour les lecteurs russes¹⁰.

9. J.-A. Dulaure, *Nouvelle description des curiosités de Paris*, [3^e éd.], Paris, 1791, pp. 149-150.

10. Cf. la traduction révisée par Wladimir Berelowitch, Nikolai Karamzine, *Lettres d'un voyageur russe (en France et en Suisse)*, Paris, Quai Voltaire, 1991, p. 191.

Texte de Karamzine

« Quoi de plus heureux que cette invention ? Vous marchez dans la rue, vous êtes fatigué, vous voulez vous reposer : on vous ouvre la porte d'une salle proprement aménagée, où, pour quelques copecks, vous pouvez vous rafraîchir d'une limonade ou d'une glace... lire les journaux, écouter ce que l'on raconte, les réflexions des gens ; vous-même vous parlez, et même criez au besoin, sans craindre de déplaire au maître de maison. Les personnes pauvres, à l'automne, en hiver, trouvent ici un abri agréable contre le froid, une cheminée, un feu clair devant lequel elles peuvent rester comme chez elles, sans rien payer, tout en profitant de l'agrément de la compagnie. *Vive Pascal, vive Procope ! vive Soliman Aga !*¹¹ »

Karamzine tire le texte vers son propos : il insiste sur la modicité du coût, donc sur le caractère démocratique des cafés, et parle en copecks, non en devises françaises, afin que la comparaison soit immédiate pour son lecteur russe (« pour quelques copecks », « sans rien payer »). Il mentionne les « personnes pauvres », ce que Dulaure¹² ne fait nulle part. Dulaure ne parle non plus ni de glace ni de limonade : Karamzine force à dessein le trait.

Il est plus prudent, mais non moins efficace, pour donner à comprendre à son lecteur que les cafés sont l'un des vecteurs essentiels de la liberté de parole. En revanche, il censure le mot *politiques* : « Les nouvelles politiques et littéraires » devient simplement : « Lire les journaux ». La même censure s'applique au segment « dire librement son avis », qui est ici simplement supprimé. Mais le lecteur russe qui savait lire entre les lignes en savait assez pour comprendre que les cafés parisiens étaient des espaces de parole libre.

Enfin, Karamzine a ajouté à son texte trois vivats en français, qui célèbrent les trois hommes qui, en France, sont à l'origine de l'institution des cafés : Soliman Aga, ambassadeur de la Porte auprès de Louis XIV, qui, en 1669, introduisit le nouveau breuvage ;

11. N.M. Karamzin, *Pis'ma russkogo putešestvennika*, op. cit., p. 268. (Les mots soulignés sont en français dans le texte.)

12. Il n'est pas indifférent, en revanche, que Jacques-Antoine Dulaure accueillit avec ferveur la Révolution française et écrivit, entre autres, un mémoire intitulé sans ambiguïté *Crimes et forfaits de la noblesse et du clergé*. La karamzinologie n'a, jusqu'ici, prêté qu'une attention distraite à l'orientation politique des sources documentaires de l'œuvre de Karamzine. C'est une lacune.

un certain Pascal, qui eut l'idée d'ouvrir un établissement où on le consommerait ; Procope, dont l'établissement existe encore aujourd'hui. Il n'est pas indifférent de savoir que ces trois hommes n'étaient pas français, mais originaires, l'un de Turquie (Soliman Aga), l'autre d'Arménie (le nommé Pascal) et le troisième de Sicile (Procope). Là encore, les *Lettres d'un voyageur russe* célèbrent le voyage des hommes et des idées, c'est-à-dire l'échange des cultures. Quand on sait l'hostilité affichée de Karamzine envers ce que représentait l'Empire Ottoman¹³, quand on sait que la deuxième guerre du règne contre la Turquie venait juste de s'achever¹⁴, on mesure la force provocatrice de ce « vive Soliman Aga ! ». Karamzine rappelait qu'à partir d'une boisson apportée par les bourreaux de la liberté (les Turcs), un Arménien, puis un Sicilien avaient su créer, en France, un « produit » nouveau : un lieu d'authentique liberté.

Ainsi, Karamzine parvient à cristalliser autour du mot nouveau *kafe* tout un ensemble de connotations : un lieu où l'on reçoit l'information, en lisant et en écoutant ; un lieu où chacun peut exprimer sa pensée de la manière qui lui agréé ; enfin un lieu où, pour un prix dérisoire, le premier venu peut se réchauffer ou consommer limonades et glaces.

En présentant à son lecteur des mots nouveaux, Karamzine poursuit un but précis : montrer combien la civilisation matérielle est liée à la civilisation tout court. Il est dès lors essentiel pour son propos d'accrocher au mot nouveau les connotations requises. Les différents types de gloses qui accompagnent la première occurrence du mot étranger forment un ensemble extraordinairement cohérent. L'introduction du mot nouveau est lourde d'enjeux et s'insère dans une stratégie. Celle-ci peut, sans exagération, être qualifiée de politique, car on a vu que ce qui est en cause, avec les mots *restorator* [restaurateur] et *kafé* [café] concerne directement des questions aussi graves que la libre circulation de l'information, la liberté de parole ou l'accès de tous à la culture. Nous ne voulons pas alourdir la démonstration de données répétitives, mais les

13. Cf. son *Épître aux femmes* : « Là où la dignité, le droit des gens est méprisé, / Là, vous aussi êtes méprisées. O Asie, esclave de la violence et des préjugés ! » (1795) (M.N. Karamzin, *Polnoe sobranie stixotvorenij* [Œuvre poétique complète], Moscou-Leningrad, 1966, pp. 177-178).

14. Paix russo-turque à Iassy (29 décembre 1791).

mêmes commentaires s'appliqueraient à bien d'autres aspects de la vie parisienne tels qu'ils sont reflétés dans les *Lettres*.

Avec les mots *otel*, *kafe* et *restorator*, c'est tout un message politique que transmet Karamzine : l'idée force est que la vie sociale et le respect de l'individu sont la condition même de la civilisation. Le nombre des cafés et des restaurants est présenté comme un indice de culture au moins aussi sûr que le nombre d'académies.¹⁵

A ce sujet, il est curieux de confronter, comme Vissarion Bélinski l'avait fait dès 1834¹⁶, les *Lettres d'un voyageur russe* de Karamzine aux *Lettres de France* de Fonvizine. Occupé à saisir les travers des Français, Fonvizine critique, se gausse et n'introduit aucun mot nouveau. Son but n'est pas de faire découvrir une réalité étrangère, ou, du moins, il n'a pas l'ambition de proposer une autre conception de la culture et du progrès par le biais de sa relation de voyage¹⁷. Or c'est justement ce que vise Karamzine : la présentation des réalités françaises s'inscrit dans un projet culturel démocratique, comme l'avait bien vu Bélinski : « Les Lettres d'un voyageur russe firent connaître à la société du temps une Europe qui, sauf pour sa couche supérieure, était *terra incognita* et, de ce point de vue, Karamzine fut un véritable Colomb. »¹⁸ Il faut dire plus : les emprunts lexicaux de Karamzine servent une ambition d'inculturation de l'ensemble de la société russe, c'est-à-dire, en fin de compte, une ambition politique.

15. Sur l'idée d'indivisibilité de la culture (matérielle et spirituelle) chez Karamzine, voir J. Breuillard, « Karamzine et la France. I. », *Slovo*, Paris, Inalco-Ceres, 1996, 16, pp. 65-96 et I. Serman, « Kul'tura i svoboda v Pis'max russkogo putešestvennika N.M. Karamzina » [Culture et liberté dans les *Lettres d'un voyageur russe* de N.M. Karamzine], *La Revue russe*, 1997, 12, pp. 19-28.

16. V.G. Belinskij, *Polnoe sobranie sočinenij* [Œuvres complètes], Moscou, t 1, 1953, p. 59.

17. On se reportera aux analyses de W.I. Berelowitch et de P. Zaborov in D. Fonvizine, *Lettres de France (1777-1778)*, Paris-Oxford, CNRS Editions/Voltaire Foundation, 1995, pp. III-IX et 1-20.

18. Cité par P. Zaborov, *ibid.*, p. 15.

LARVATUS PRODIT : KARAMZINE ET LE CALQUE SÉMANTIQUE

Contrebandier de l'emprunt, le calque sémantique cache sous une forme inchangée un contenu nouveau. On connaît l'exemple de *trogat'* [toucher], qui n'avait pas de sens figuré en russe [émouvoir] et qui devint le calque sémantique emblématique des sentimentalistes russes. En français contemporain, le verbe *supporter*, au sens de « être supporter d'une équipe sportive » ou l'épithète « choqué » signifiant « commotionné par un traumatisme physique ou psychologique », sont autant d'exemples de calques sémantiques.

Mais il est plus intéressant de signaler un phénomène plus rarement décrit, qui s'apparente au calque sémantique, mais qui ne se confond pas avec lui : la désignation d'une réalité étrangère par un mot vernaculaire désignant un phénomène différent. Quand, toujours dans les *Lettres d'un voyageur russe*, Karamzine appelle Guez de Balzac le « célèbre *chtchiogol* de la langue française »¹⁹, il emploie à dessein un mot qui avait un sens très précis au XVIII^e siècle en Russie. Les *chtchiogoli* et les *chtchegolikhi* sont, en Russie, à la fin du XVIII^e siècle, les « élégants » et les « élégantes », ces hommes et ces femmes qui se signalent immédiatement à l'attention par une mise vestimentaire voyante et souvent extravagante, ainsi que par un jargon recherché, abondant en mots étrangers, français surtout, immédiatement identifiable et ridiculisé à longueur de pages dans les revues satiriques²⁰. V.V. Vinogradov, repris par B. Ouspenski, a montré l'importance culturelle — et linguistique — du « jargon élégant ». Mais Guez de Balzac, gentilhomme angoumois du XVII^e siècle, était très éloigné des « élégants » russes de la fin du XVIII^e siècle. Il ne se distinguait pas non plus par une grande élégance vestimentaire.

En qualifiant Guez de Balzac de *chtchiogol*, Karamzine faisait plus qu'utiliser une catégorie connue pour caractériser rapidement auprès de son lecteur russe l'épistolier français du XVII^e siècle. Il commettait un anachronisme hardi qui invitait à voir dans les

19. N.M. Karamzin, *Pis'ma russkogo putešestvennika*, op. cit., p. 249.

20. Cf. le dictionnaire du « parler élégant » publié par Nikolaj Novikov dans *le Peintre* en 1775 (in N.I. Novikov, *Izbrannye sočinenija* [Œuvres choisies], Moscou-Leningrad, 1954, pp. 111-115).

chtchiogoli russes de son temps les *héritiers* de la mouvance littéraire et culturelle à laquelle appartenait Guez de Balzac. L'anachronisme volontaire est souligné par l'incise entre parenthèses, ajoutée immédiatement après le mot *chtchiogol* « (bien entendu, pour l'époque) », ainsi que par l'emploi des italiques, qui ne sauraient se justifier ici que parce que ce mot, pourtant bien russe, se trouvait appliqué à un référent nouveau. Or cette mouvance a un nom : la Préciosité. Ici, Karamzine fait plus que traduire le mot *précieux* : il ose rattacher directement les « élégants » de son temps au grand mouvement précieux du règne de Louis XIII.

En décrétant des équivalences lexicales qui sont autant de définitions et de choix, Karamzine propose une lecture neuve des réalités contemporaines. Ce qui est en cause ici est lourd d'enjeux : la traduction devient le moyen de *lire le monde*. La traduction interprète le monde fallacieusement familier qui nous entoure. Elle relève à ce titre des procédés de défamiliarisation (*ostranenie* de Chklovski). En donnant le nom russe *chtchiogol* à l'un des brillants artisans de la prose classique française, Karamzine proposait une filiation prestigieuse. Il répliquait aux caricatures qui accablaient alors les *chtchiogoli* russes, s'opposait aux revues satiriques de son temps et affirmait le rôle essentiel des *chtchiogoli* dans la maturation de la culture russe.

LES STRATÉGIES D'ESQUIVE

Cette traduction-captation, qui interprète le réel en le nommant à sa façon, s'observe avec éclat dans la traduction des textes politiques. Nous prendrons trois textes.

TRADUIRE MARMONTEL

Un matériau extrêmement intéressant est offert par les différentes traductions du célébritissime *Bélisaire* de Marmontel, publié en 1767. Le « catéchisme des rois » fit, dès sa parution, l'objet de deux traductions russes, publiées en 1768 et en 1769. Au début du XIX^e siècle, le grand bibliothécaire Vassili Sopikov en publiera une troisième, mais qui se contentera, à peu de choses près, de démar-

quer la première²¹. Celle-ci était l'œuvre de Catherine II elle-même et de ses courtisans²². La seconde était due à P.P. Kourbatov, conseiller du Collège des Affaires étrangères. Nous avons confronté ailleurs ces deux textes²³. Bornons-nous à deux exemples : *philosophie* et *fanatisme* :

PHILOSOPHIE

Marmontel : « Je reconnais bien là, dit Bélisaire, cette philosophie qui, sur la montagne où vous aviez tant à souffrir, vous faisiez chanter vos malheurs »²⁴.

Traduction par Kourbatov : « Teper' uznal ja, skazal Velisarij, filosofskij tot dux »²⁵, c'est-à-dire, « cet esprit philosophique », en employant le mot *filosofskij*.

Traduction impériale : « Teper' poznaju ja, skazal Velisarij, nepobedimuju dušu... », soit : « Je reconnais à présent cette âme invincible... »²⁶.

On constate une esquivé flagrante de l'adjectif *philosophique*, qui, au XVIII^e siècle, qualifiait la pensée des Encyclopédistes.

FANATISME

Le mot n'est pas alors entré dans la langue normée, alors qu'en 1806, Ianovskij l'inclut, avec *fanatique*, dans son *Nouveau*

21. *Velisarij*, sočinenie Gospodina Marmontelja, novyj perevod s francuzskago, č. 1-2, 1803.

22. *Velizer*, perevedeno na Volge, SPb., 1768. Outre Catherine, les traducteurs étaient : Ivan Elagin, Grigorij et Vladimir Orlov, Zaxar Černyšev, l'ancien conseiller de Pierre III Dmitrij Volkov, Aleksej Naryškin, Sergej Kozmin, Simeon Meščerskij, Andrej Šuvalov, Aleksandr Bibikov et Grigorij Kozickij. Plusieurs de ces hommes étaient des écrivains, comme Elagin, ou de véritables spécialistes de la traduction, comme Andrej Šuvalov et surtout Kozickij.

23. J. Breuillard, « Catherine II traductrice : le *Bélisaire* de Marmontel » in *Catherine II et l'Europe*, Paris, Institut d'études slaves, 1997, pp. 71-84.

24. J.-F. Marmontel, *Bélisaire*, prés. et éd. par Robert Grandroute, Paris, Société des textes français modernes, 1994 (désormais : *Bélisaire*), ch. 2, p. 23.

25. *Velisarij*, (désormais : Kurbatov), p. 17.

26. *Velizer*, *Perevedeno na Volge*, (désormais : trad. impériale), p. 17.

*glossaire*²⁷. Mais les équivalents que proposent nos deux traductions sont significatifs. Soit la déclaration du chapitre XV : « Le fanatisme n'est le plus souvent que l'envie, la cupidité, l'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance qui s'exercent au nom du ciel »²⁸. Traduction impériale : « Slepaja revnost' po vere », c'est-à-dire « le zèle aveugle en matière de foi ». Kourbatov tourne : « Suevernaïa ĭarost »²⁹ ; soit : « la fureur superstitieuse ». En utilisant *sueverny* « superstitieux », Kourbatov emploie un mot de passe du discours des Philosophes français. La même esquivé s'observe à chaque occurrence de *fanatique*.

Les mêmes divergences significatives s'observent dans la traduction de bien d'autres mots-signaux (*slova-paroli*) du vocabulaire philosophique des Lumières : *système* est ainsi traduit *sistema* par Kourbatov, mais *règles mensongères* (!) dans la traduction impériale. Citons entre parenthèses quelques-unes des traductions proposées dans chacun des deux ouvrages. La première traduction citée appartient à Kourbatov ; la seconde est tirée de la traduction impériale :

— *conscience* : *sovest'* [conscience] vs *popolnenie estestvennago znaniya* [complément de la connaissance naturelle] ;

— *les esprits* : *razoumy* [les raisons] vs *douchi* [les âmes] ;

— *secte* : *eres'* [hérésie] vs *soobchtchniki kakago ni est' ispovedania* [les associés d'une confession quelconque] ;

— *pacte* : *dogovor* [contrat] vs *obiazatel'stvo* [obligation] ;

— *opinion publique* : *mnenie vsenarodnoe* [l'opinion de tout le peuple] vs *mysl'* — *obchtchaïa* [la pensée commune] ;

— *bien public* : *blago narodnoe* [le bien populaire, le bien du peuple] vs *vseobchtchee dobro* [le bien général] ou *imouchtchestvo obchtchestvennoe* [la propriété publique] ;

— *monarchie* : *monarkhia* [monarchie] vs *samoderjavie* [autocratie] ;

— *faveur* et *favoris* : *vremenchtchiki* [favoris], *vremenchtchichtestvo* [favoritisme] vs *milost'* [grâce] ;

27. N. Janovskij, *Novyj slovotolkovatel'*, op. cit., t. 3, p. 945 ; le mot *fanatik* est courant sous la plume de Karamzin ; mais dès 1768, Nikita Panin et son neveu par alliance le prince N.V. Repnin l'emploient dans leur correspondance (cf. *Sbornik Imperatorskago Russkago Istoricheskago Obščestva*, t. 87, pp. 17 et 83).

28. *Bélisaire*, ch. 15, p. 208.

29. Kourbatov, p. 283.

— *délation sourde* : *bezymiannye i skrytye donositeli* [délateurs anonymes et cachés] vs. *neobosnovannye donosy* [dénonciations infondées] ;

— *verges* : *rozgi* [verges] vs. *nakazanie* [châtiment] ;

— *sensualité* : *plotiugodie* [luxure] vs. *lakomstvo* [gourmandise].

On vérifie sur ces quelques exemples, dont la liste n'est pas exhaustive, qu'il n'est pas de traduction neutre. Si la traduction impériale est prise fréquemment en flagrant délit d'esquive dès qu'il s'agit d'éviter des désignations trop précises pour la cour impériale (*faveur* traduit par *grâce*, *sensualité* traduit par *gourmandise*) ou pour la société russe (*verges* rendu par *punition*, *délation sourde* par *dénonciations infondées*), il faut reconnaître que Kourbatov, de son côté, tire dans l'autre sens, traduisant *secte* par *hérésie*, *public* par *populaire*. Il n'empêche que, le plus souvent, c'est lui qui rend la charge subversive du texte de Marmontel. On note au passage le refus de donner son vrai sens au mot *pacte* (social) et, comme nous le verrons ci-dessous, on observe qu'un lieu stratégique essentiel était la traduction de *monarchie*.

Autrement dit, l'ensemble des esquives de la traduction impériale forme un surprenant hommage du vice à la vertu : on y lit, en creux, un tableau de la Russie et un portrait de l'impératrice. Traduire, c'est avouer.

TRADUIRE MABLY

Un autre exemple de ces traductions est fourni par Radichtchev, qui connaissait bien, manifestement, la traduction de *Bélisaire* par Kourbatov, mais qui connaissait aussi une autre traduction de celui-ci, celle des *Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale et de la politique* de l'abbé Mably. Radichtchev traduit en effet en 1768³⁰ un autre livre de Mably, les *Observations sur l'histoire de la Grèce*³¹.

30. La traduction paraît en 1773 : Mabli, « Razmyšlenija o grečeskoj istorii, ili O pričinax blagodenstvija i nesčastija grekov », SPb., 1773. Le commun intérêt de Kourbatov et de Radichtchev pour l'abbé Mably, l'un des premiers théoriciens du socialisme, est en lui-même significatif.

31. G. de Mably, *Observations sur l'histoire de la Grèce, ou des causes de la prospérité et des malheurs des Grecs*, Genève, 1766.

Un examen, même rapide, de l'original et de sa traduction montre que Radichtchev utilise le mot *gosoudarstvo* pour traduire *Etat*, mais aussi *empire* (l'empire de Cyrus) et même *royaume*. Le mot *imperïia* est réservé à l'Empire romain. En revanche, le mot *empire* est traduit parfois par *vladenie* (« la succession de son Empire »).

Mais l'exemple le plus intéressant est fourni par les occurrences du mot *samoderjavstvo* (c'est-à-dire, sous sa forme moderne, *samoderjavie*, que l'on traduit généralement et couramment *autocratie*, calque du grec αὐτοκρατεία). Le mot désigne, sous la plume de Radichtchev, la souveraineté, le pouvoir absolu. C'est par *samoderjavstvo* qu'est traduit le mot *souveraineté* dans « la Souveraineté dont le peuple jouissait ». Mais, dans le même texte, Radichtchev emploie ce même mot pour traduire *despotisme*. Il en va ainsi dans le passage suivant : « quand les monarchies ne sont pas encore dégénérées en ce despotisme qui ôte à l'âme tous ses ressorts, le citoyen conserve le sentiment de la vertu et du courage »³². Ou encore cette phrase qui acquiert une résonance particulière en Russie : « Les Asiatiques, accoutumés à ramper sous le despotisme, devoient porter leurs chaînes avec docilité »³³. Traduire ici *despotisme* par *samoderjavstvo*, c'est-à-dire employer un terme spécifiquement russe, et dont on retrouve la forme dans la titulature même des souverains de Russie³⁴, était d'une impertinence et d'une audace extraordinaires. Radichtchev ici, non seulement attaque le mode de gouvernement de la Russie, mais il en dénonce l'origine « asiatique », c'est-à-dire mongole. Or l'un des thèmes récurrents, et sans doute l'objectif majeur, de la célèbre *Instruction* [désormais : *Nakaz*] de Catherine II était justement la revendication de l'européanité de la Russie. Le *Nakaz* s'ouvre, en effet, sur la déclaration suivante : « La Russie est une puissance européenne »³⁵. En traduisant *despotisme* par *samoderjavstvo*, Radichtchev dénonçait l'élément « asiatique » de l'autocratie russe. Il attaquait de front le postulat du *Nakaz*.

32. Mably, *Œuvres complètes*, t. 2, Paris, 1818, p. 93.

33. *Ibid.*, p. 123.

34. Eja Imperatorskago Veličestva Ekaterina Vtoraja Samoderžica Vserossijskaja, soit : « Sa Majesté Impériale Catherine la Seconde Autocrate de toutes les Russies ».

35. *Nakaz*, SPb., 1770, ch. I, p. 6 : « Rossija est' Evropejskaja deržava ».

Et, pour préciser encore sa pensée, Radichtchev se permet d'ajouter au texte de Mably son propre commentaire en note, déclarant que *samoderjavstvo* [autocratie] « est l'état le plus contraire à la nature humaine »³⁶. Dans la même note, expliquant en deux phrases le « contrat tacite » passé entre le souverain et le peuple, il revendique pour celui-ci le droit d'insurrection.

LE CAS PARTICULIER DU NAKAZ (L'INSTRUCTION)

Le *Nakaz*, c'est-à-dire l'« Instruction » publiée par Catherine II en 1767 à l'intention de la Commission législative chargée de rédiger un nouveau code de lois, forme un cas particulier. Officiellement, le *Nakaz* est un texte russe qui fit l'objet de traductions successives : française d'abord, puis allemande et latine. En fait, on sait que l'une des sources principales était l'*Esprit des lois* de Montesquieu. On a donc là affaire à un texte russe qui ne se comprend bien que si l'on remonte aux sources originales.

L'édition quadrilingue de 1770, publiée deux ans après la première édition, comprend la traduction latine du secrétaire de Catherine II Grigori Kozitski. Elle présente un intérêt exceptionnel, parce qu'elle fournit en trois langues européennes la traduction officielle des termes clés du vocabulaire politique russe. Que, dans la plupart des cas, la langue source fût le français apparaît dans le fait que l'on trouve souvent plus d'un mot, et parfois toute une périphrase, là où la version française se contente d'un seul mot. L'inverse est beaucoup plus rare.

Ainsi, le mot russe *gosouudarstvo* (de *gosoudar* « le souverain »), correspond dans le *Nakaz* à *Etat*³⁷, mais aussi à *Empire*³⁸, à *Gouvernement policé*³⁹, à *Païs*⁴⁰, à *Monarchie*⁴¹. Ses traductions latines sont *Imperium*, *Monarchia*, *rerum regnum*⁴². Et en allemand : *Reich* et *Staat*. Il désigne de manière privilégiée l'organisation

36. A.N. Radiščev, « Razmyšlenija o grečeskoj istorii », *Polnoe sobranie sočinenij* [Œuvres complètes], t. 2, M.-L., 1941, p. 282.

37. *Nakaz*, op. cit., ch. II, §-15, p. 10 ; ch. V, §-37, p. 20, etc.

38. *Ibid.*, §-4, p. 5.

39. *Ibid.*, ch. V, §-31, pp. 18-19.

40. *Ibid.*, ch. VIII, §-95, p. 55.

41. *Ibid.*, ch. XII, §-325, p. 218.

42. *Ibid.*, ch. XX, §-576, p. 366.

interne de l'Etat. En revanche, *derjava* [la puissance] désigne l'Etat parmi les autres Etats du monde (visée externe).

Un concept clé des Lumières tel que le couple « tolérance/intolérance » n'a pas encore en russe de traduction univoque. Nulle part on ne trouve l'équivalent moderne *terpimost/neterpimost*. Le texte russe propose deux équivalents coordonnés pour *intolérance* : « l'intolérance à l'égard de leurs différentes Religions » est rendu : « zaprechtchenie i nedozvolenie ix razlitchnykh ver », soit : « l'interdiction et la non-autorisation de leurs différentes confessions »⁴³. Autrement dit, la tolérance n'est pas encore, en russe, un concept en soi. Son concept n'est approché que comme la permission ou l'autorisation accordée à un objet précis : l'autorisation des différentes confessions. Sur le plan syntagmatique, ce trait se traduit par la présence obligatoire du complément.

Les équivalents proposés pour *samoderjavstvo* [autocratie] sont significatifs de la volonté du *Nakaz* d'affirmer l'identité européenne de la Russie et de faire rentrer son gouvernement dans les systèmes décrits par les textes politiques européens, de Platon à Montesquieu. La traduction de *samoderjavstvo* et de *samoderjets* [l'autocrate] était ainsi lourde d'un enjeu capital. Et comme ni l'autocratie ni l'autocrate ne sont mentionnés par Montesquieu, ces mots n'apparaissent nulle part dans la partie française du *Nakaz*. Le texte français parle de *monarchie* et de *souverain*. Et leurs équivalents latins et allemands d'*Imperium*, de *Rector populi*, de *Die souveraine*⁴⁴ *Gewalt*, L'épithète *samoderjavny* [autocratique] est traduite de même en français *souverain*, *monarchique*, et en latin *monarchicus*. La traduction allemande propose *souveraine*, mais elle propose aussi *selbstherrschend*, ce qui traduit littéralement *autocratique*. Pourquoi cette différence entre le français et l'allemand ? Sans doute parce que le texte de départ était non le russe, mais le français, et que *samoderjavny* est la traduction de *monarchique*, et non l'inverse.

Radichtchev d'une part et les traducteurs du *Nakaz* d'autre part campent ainsi sur les franges opposées de la bande sémantique de *samoderjavstvo* : ce qui est *despotisme* pour l'un (donc régime

43. *Ibid.*, §-494, p. 320.

44. *Sic*, c'est-à-dire *souverän* selon l'orthographe moderne.

fondé sur la crainte, gouvernement corrompu, selon Montesquieu) est simplement *monarchie* pour le second (régime fondé sur l'honneur).

DU RUSSE AU FRANÇAIS : L'IMPRIMATUR DE KARAMZINE

Avec le *Nakaz*, la distribution de la langue source et de la langue cible se brouille. Or il est intéressant de vérifier les traductions françaises de textes russes *qui décrivent des réalités russes*. Ces traductions sont d'autant plus précieuses qu'elles sont réalisées par l'auteur russe lui-même, ou, du moins, contrôlées par lui. Traduire un terme politique russe par tel équivalent étranger, c'est, en retour, définir ce terme dans sa propre langue, par le même procédé de captation que nous avons vu à l'œuvre pour *chtchiogol* traduisant *précieux* (chez Karamzine) ou pour *samoderjavstvo* traduisant *despotisme* (chez Radichtchev). On a là une source précieuse qui permet d'approcher la pensée des auteurs politiques.

A cet égard, il est surprenant qu'à notre connaissance aucun exégète de la pensée politique de Karamzine ne se soit jamais avisé de consulter la première traduction française de l'*Histoire*, celle que l'historien russe avait personnellement intégralement et soigneusement revue.⁴⁵ Celle-ci est une source précieuse pour comprendre quel contenu Karamzine attachait à sa terminologie politique. L'étude approfondie des équivalents français retenus par Karamzine justifierait une étude particulière. Limitons-nous ici à quelques observations très fragmentaires.

Soient cinq vocables qui désignent, dans l'*Histoire* de Karamzine, le détenteur de la souveraineté : *gosoudar*, *monarkh*, *samoderjets*, *tsar*, *ventsenosets*, *vlastitel*. Le même personnage apparaît dans la traduction française sous cinq vocables : *autocrate*, *monarque*, *prince*, *souverain*, *tsar*.

45. Cf. l'avant-propos des traducteurs Saint-Thomas et Jauffret : « Nous avons pensé qu'il était, sinon impossible, au moins bien difficile de faire une bonne traduction française de l'histoire de M. de Karamsin, sans le secours de ce savant historien, [...] et nous ne nous sommes livrés à l'espoir du succès, que lorsqu'il a bien voulu nous promettre de vérifier la fidélité de notre traduction et de la revoir avec nous d'un bout à l'autre », *Histoire de l'Empire de Russie*, t. I, Paris, A. Belin, 1819, p. XI. Les traducteurs excipent d'une lettre de Karamzin datée du 5 juillet 1818.

L'examen de quelques chapitres⁴⁶ de la version française de l'*Histoire* montre que chacun de ces cinq vocables russes, à l'exception de *monarkh*, peut être traduit par *souverain*, mot qui apparaîtrait donc comme l'hyperonyme.

Ventsenosets [le couronné, le stéphanophore] et *vlastitel* [de *vlast* : le pouvoir] ne reçoivent pas d'autre traduction que *souverain*.

L'hyperonyme *gosudar'* est traduit par *souverain*, mais aussi par *monarque* et par *prince*.

Le vocable *tsar* est traduit parfois par *monarque*, *souverain* et *maître Souverain*, mais le plus souvent par *Tsar*.

Quant à *monarkh*, il n'est traduit que par *monarque*.

On lit, dans l'*Histoire*, le souci de Karamzine de souligner la spécificité du titre de *tsar*. Karamzine rejette, contre l'évidence, l'étymologie du mot (<*cæsar*>⁴⁷ et, à deux reprises dans l'*Histoire*, il affirme que ce titre, « cité dans la Bible, rappelant ceux d'Assyrie, d'Égypte, de Judée, enfin des souverains grecs orthodoxes » est d'origine « orientale »⁴⁸.

Le mot *samoderjets* est rarement traduit par sa traduction littérale *autocrate*, mais est le plus souvent rendu par *souverain* ou par *monarque*. Il est intéressant de noter la traduction de *pravlenie samoderjavnoe* : jamais « gouvernement autocratique », mais « monarchie absolue »⁴⁹, ce qui renvoie directement à l'histoire des monarchies occidentales, française en particulier.

La traduction de *gosoudarstvo* mériterait à elle seule une étude. Le mot est rarement rendu par *Etat*, mais le plus souvent par *l'Empire* et parfois par *la Patrie*. Le titre lui-même de l'œuvre est traduit *Histoire de l'Empire de Russie*, non *Histoire de l'Etat russe*.

46. T. VI, ch. 1 et 7 (trad. Saint-Thomas et Jauffret), t. VIII, ch. 2 et 3 (trad. Saint-Thomas et Jauffret), t. XI, ch. 1 (trad. de Divoff).

47. N.M. Karamzine, *Histoire de l'Empire de Russie*, Paris, Belin, 1820, t. VI, ch. 7, p. 438 : « C'est un ancien nom oriental, que nous connûmes par la traduction slavonne de la Bible, donné d'abord aux empereurs d'Orient, et ensuite aux khans des tatars. Il signifie en persan, trône, autorité suprême, et se fait remarquer dans la terminaison des noms des rois d'Assyrie et de Babylone, comme dans Phalassar, Nabonassar, etc. ».

48. N.M. Karamzine, *Histoire de l'Empire de Russie*, t. VIII, Paris, Belin, 1820, pp. 63-64.

49. *Ibid.*, t. VI, ch. 7, p. 558.

Ce faisant, le titre français s'inscrit dans un paradigme littéraire : *l'Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* de Gibbon, historien vénéré par Karamzine, et aussi *l'Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*, de Voltaire. Ainsi, *gosoudarstvo*, que l'on traduit systématiquement aujourd'hui par *Etat*, reste encore ici rattaché étroitement à *gosoudar* [le souverain], dans un rapport identique à celui qui unit, en français, *seigneurie* à *seigneur* : le mot désigne toujours la souveraineté, l'exercice du pouvoir par un seul :

« Patriarx, [...] v tretij raz blagoslovil ego na velikoe gosudarstvo Moskovskoe »⁵⁰.

« Le Patriarche [...], pour la troisième fois, [...] lui donna sa bénédiction pour régner sur le grand Empire de Moscou⁵¹. »

Il est intéressant, enfin, de voir que des mots aussi différents que *monarkhiia*, *edinovlastie*, *edinonatchalie* et *samoderjavie* sont ici traduits uniformément par *monarchie*.

*

* *

La traduction est beaucoup plus qu'une transmission.

Traduire le mot *despotisme*, trouvé chez Mably, par *samoderjavstvo*, c'est quitter Mably, c'est quitter la France et l'histoire grecque, pour parler de bien autre chose, de choses auxquelles Mably n'avait pas songé : les institutions politiques de

la Russie. La traduction choisit, a-t-on coutume de dire. Mais d'abord elle assure au texte un fonctionnement inédit. Elle poursuit ses propres fins. Un texte traduit est toujours un texte nouveau.

Université Jean-Moulin Lyon III
Jean Moulin, Faculté des Langues,
département d'Etudes slaves

50. N.M. Karamzin, *Istorija gosudarstva Rossijskogo*, t. XI, Tula, 1990, p. 173.

51. N.M. Karamzine, *Histoire de l'Empire de Russie*, op. cit., t. XI, ch. 1, p. 9.

ABSTRACT

In the second half of the XVIIIth century, numerous Russian translations were made of Western literary texts. The present paper focuses on the translation of philosophical and political vocabulary, the battle ground of many ideologies and strategies. It provides a cultural and political interpretation of some foreign borrowings (xenisms) in Karamzin's prose, and endeavours to shed light on the fascinating process of cultural hijacking which consists in adding new connotations to a Russian word by an original association to foreign realia. The paper then deals with the various Russian translations of political, philosophical and cultural terms borrowed from Marmontel, and draws attention to the lexicological relevance of the multilingual edition of Catherine II's *Nakaz [Instruction]*. Finally, as regards translation from Russian into French, it shows the relevance of French translations of some crucial Russian political texts. The example selected is Karamzin's *History of the Russian State*, a translation authorized and revised by Karamzin himself. The French translation also provides new insights into the meaning Karamzin attributed to a certain number of key terms. Thus the translation, providing the original text with some new and unexpected features, is always a new text in its own right.

РЕЗЮМЕ

В последнюю треть XVIII века в России перевод западной литературы принял массовый характер. В настоящей статье обращается внимание на переводы философской и политической лексики, отражающей, как правило, явления культуры и политической борьбы. Уточнив политическое значение некоторых иностранных заимствованных слов в языке Карамзина, автор выявляет интересный прием «культурного присвоения», связывающего исконно русское слово с иностранными реалиями и таким образом позволяющего придать ему совершенно новые коннотации. Далее рассматриваются некоторые русские переводы политической и философской терминологии, позаимствованной из текстов французского энциклопедиста Ж-Ф. Мармонтеля. В частности подчеркивается огромный лексикологический интерес, представляемый изданием «Наказа» 1770 года на четырех языках. Что касается переводов с русского на французский, в статье упоминаются французские переводы некоторых основополагающих памятников русской политической и исторической мысли. Одним из этих текстов является французский перевод «Истории государства Российского» Н.М. Карамзина. Данный перевод интересен тем фактом, что сам Карамзин его просмотрел и отредактировал. Т.о. данный перевод позволяет раскрыть именно то содержание, которое лично Карамзин вкладывал в некоторые ключевые исторические термины. Перевод, — это не просто перевод. Переведенный текст позволяет другое, неожиданное для самого автора прочтение, приобретающее новое звучание, всегда превращающее оригинал в новый текст.